

capricci présente



LA **BM** DU SEIGNEUR

UN FILM DE JEAN-CHARLES HUE

DOSSIER DE PRESSE

capricci présente

LA BM DU SEIGNEUR

UN FILM DE JEAN-CHARLES HUE

France – 2010 – 84' – 35mm – Couleur – visa n°124 140

Dossier de presse et photos téléchargeables sur www.capricci.fr

FID de Marseille 2010 ; Festival international du film de Rotterdam 2011 ;
Festival Internacional de Cine de Mar del Plata 2011

PRESSE

Capricci / Elise Vaugeois

Tél : 01 83 62 43 81

elise.vaugeois@capricci.fr

PROGRAMMATION

Capricci / Julien Rejl

Tél : 01 83 62 43 75

julien.rejl@capricci.fr

SORTIE LE 26 JANVIER 2011

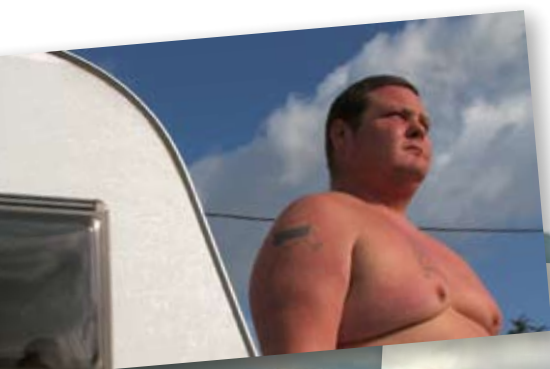
acid
www.lacid.org

SOMMAIRE

Synopsis	p.4
Note d'intention	p.5
Le monde voyageur	p.6
Entretien avec Jean-Charles Hue	p. 8
Biographie et Filmographie	p. 11
Fiche artistique	p. 12

SYNOPSIS

Chez les Yéniches, communauté de gens du voyage, le respect des aînés et la ferveur religieuse côtoient indifféremment le vandalisme. Fred Dorkel est l'un d'entre eux : craint et estimé par les siens, il vit du vol de voitures. Une nuit, sa vie bascule : un ange lui apparaît. Pour Fred, c'est le signe d'une seconde chance qu'il doit saisir. Il décide de se ranger, mais ce choix va l'opposer à sa famille...





NOTE D'INTENTION

« Il m'est apparu une nuit l'évidence que si Dieu voulait nous visiter, nous les pauvres bohémiens, cela ne pouvait se faire qu'à bord d'une de ces grosses cylindrées que les voleurs de métier utilisent pour leur solidité et leur fiabilité. Car ils remettent leur vie et leurs peurs sur l'autel de ce navire qui arpente la nuit et brave les tempêtes d'une odyssée urbaine, non pas seulement à la recherche de trésor à dérober mais à la recherche du mythe, celui qui nous constitue tous, sans distinction de race. Aussi, la grosse carcasse de Fred le gitan s'élance dans la nuit à bord d'une superbe BMW blanche à la recherche de Dieu, à la recherche de lui-même... à notre recherche en somme. »



Le monde voyageur

par Jean-Charles Hue

Le monde des voyageurs est un univers qui a été très peu dépeint, a fortiori celui des Yéniches. On s'intéresse souvent aux Roms dont certains parlent encore la langue Gitane pure, le Romani, issue directement de langues et dialectes du continent indien. Certains groupes étaient de caste noble, venant d'Inde et des régions environnantes. Ils fabriquaient les épées pour les guerriers ou étaient eux-mêmes guerriers. Ils étaient aussi les musiciens des princes.

Mais d'autres groupes dits de basse caste ou sans caste ont également rejoint les rangs de ce peuple fuyant la famine ou une défaite militaire. Les sociologues s'intéressent au sujet mais très peu aux Yéniches. Seul un livre ou deux leur est consacré alors qu'en France, c'est le groupe le plus répandu. Ils ne viennent pas d'Inde mais d'Europe. Là aussi, il est difficile, voire impossible, de déterminer clairement comment et avec quelles populations s'est constitué ce peuple qui a une langue principalement inspirée du vieil Allemand et d'un argot, celui des « classes dangereuses ». Leurs yeux et leur peau claire leur a valu les noms de « Belges » ou de « Rouges ».

C'est à partir du Moyen-âge qu'ils se sont constitués, à partir de paysans, de soldats mercenaires et d'autres groupes familiaux aux métiers nomades. Les Yéniches ne se sont pas fait remarquer pour leurs musiques, leurs danses ou d'autres talents culturels. Ils ne sont pas artistes mais peuple endurci et craint par les tsiganes eux-mêmes, s'affrontant souvent au couteau, lame droite pour les Gitans et serpette pour les Yéniches qui reste encore aujourd'hui l'outil et l'arme emblématique de ce peuple.

Les Yéniches ne bénéficient donc pas de cette aura prêtée aux Gitans mais n'en sont pas moins une survivance de ce que fût notre Europe dans son histoire conflictuelle et souvent cruelle. Ces gens qui étaient connus pour leur résistance et leurs tatouages faits à base de charbon de bois et de schnaps arborent fièrement leur identité européenne avant l'heure. Ils sont là depuis longtemps et leur histoire est comme celle de l'Histoire de France dont parlait Jean Genet : « Quelque chose qui passe de champ en champ, de fleur en fleur ». C'est de ce peuple dont je témoigne dans mon film.

UNE MYTHOLOGIE DU BRICOLAGE

Je me souviendrai toujours de cette puissante première impression en pénétrant sur l'immense terrain de rassemblement tzigane de Gien, à l'occasion des grandes réunions évangéliques. C'était aussi grand qu'une ville, avec des caravanes à perte de vue et un immense chapiteau en son centre. Quarante milles personnes y vivaient et y priaient pour quelques jours. On pouvait assister aux témoignages de guérisons miraculeuses qui s'enchaînaient jour et nuit.

Presque étourdi par tant de plaies refermées, de cancers vaincus et de maladies foudroyées par la main du Seigneur, je rejoignais en compagnie des plus jeunes les pistes d'aviation désaffectées où des voitures puissantes se tiraient la bourre sur quelques centaines de mètres. Certains jeunes venaient y montrer leur courage à bord d'une voiture fraîchement volée qui leurs servirait toute la nuit aux « démarrages ». Devenue invendable, ils y mettront le feu la laissant dans une dernière course longer la piste comme une torche enflammée éclairant la nuit pour mieux annoncer l'aube.

Ici, les grands antagonismes reprenaient leur combat quand l'eau des baptêmes et ses cantiques donnaient l'écho à quelques dizaines de mètres à peine aux flammes et aux rugissements des moteurs. Longtemps, je n'ai pu entrevoir le monde tsigane qu'au travers de ce seul filtre mythologique. Tout sentiment moral s'évanouissait dès que l'un d'entre eux racontait ses sorties « dans le monde ». Derrière le moindre vol gisait un conte ou la plus belle des odyssées. Toutefois me sont apparues au fur et à mesure les réalités physiques et sociales. Les corps qui s'abiment plus vite, les vies souvent écourtées précocement.

Si Dieu se trouve entre les marmites pour citer Thérèse d'Avila, la raison d'être d'un « voyageur » se cherche entre deux caravanes, entre un moteur bricolé et l'adoration d'un Dieu. Je repense à Jo Dorkel apprenant par lui-même en moins de quelques minutes le fonctionnement de ma caméra. Devant mon étonnement il m'avait répondu qu'il n'avait pas le choix, en l'absence de diplôme ou d'argent il lui fallait être plus rapide et futé que le gadjo. Un esprit ingénieusement libre en somme.



ENTRETIEN

avec Jean-Charles Hue

Le point de départ

Quand j'ai commencé à filmer, je connaissais les gitans depuis sept ans. Le monde des caravanes est difficile à pénétrer, plus encore que celui des gitans sédentarisés. Pour quelqu'un qui est dans sa caravane, sur son terrain, il est très facile de ne pas bouger, de ne pas discuter avec l'extérieur. Comme j'avais la chance d'être parmi eux, j'ai filmé. Nous avons tourné ensemble cinq ou six films à caractère documentaire. Mais Frédéric et moi avions toujours l'espoir, le projet d'aller plus loin, de « faire un film ». Nous voulions raconter ce qu'il avait vraiment vécu, mettre en scène une partie de sa vie. Ces gitans sont évangélistes, l'idée du témoignage public est très importante pour eux. Je suis baptisé catholique : si je parle au prêtre, je le fais dans le confessionnal, cela ne regarde que Dieu, lui et moi. Dans l'évangélisme, la confession est publique. C'est pourquoi Frédéric a toujours imaginé le film comme sa confession publique, comme une manière de s'adresser à un maximum de personnes pour dire : «Voilà ce que j'ai vécu».

Avec le cinéma, je recherche mon « pas de côté ». Certains de mes ancêtres ont vécu sur les routes, une partie de ma famille y vit toujours. Un jour,

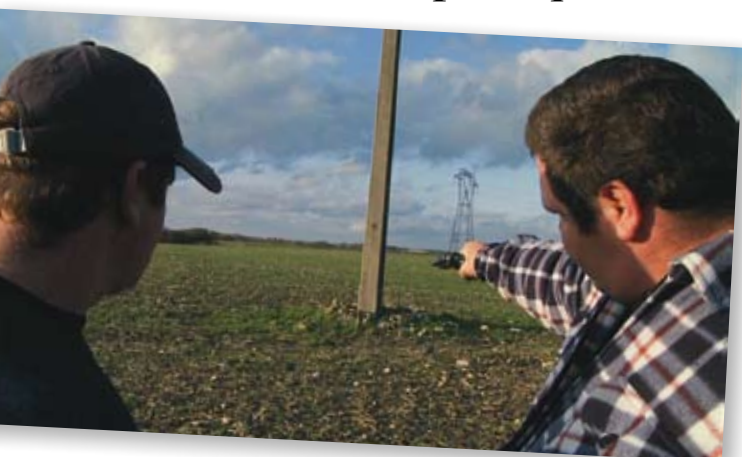
j'ai rencontré les Dorkel : ce n'est pas ma famille de sang mais il y a quinze ans, ils m'ont accueilli. J'ai eu des parents formidables qui m'ont toujours aimé. Je n'ai jamais souffert de rien mais je suis allé chercher dans ce monde-là ce que je ne trouvais pas chez moi, ce « quelque chose » qui me fait faire un pas de côté. Je vais là-bas pour ne pas être condamné (même si cela n'a rien de désagréable) à rester dans mon milieu, dans l'axe qui m'a été donné. Les Dorkel m'ont offert cette opportunité.

Fiction ou documentaire

J'ai d'abord tourné cinq semaines de documentaire. Je filmais les personnages au jour le jour. En parallèle, j'écrivais le scénario. Je me disais que ces *rushes* pourraient servir, même si je ne pouvais pas en être sûr à ce stade. Ce dont j'étais certain, en revanche, c'est que je ne voulais pas faire une fiction à 100%. Quoi que je fasse, j'ai besoin d'une accroche avec le réel, sinon j'ai l'impression d'une construction artificielle, d'une coquille vide, d'autant plus que je filmais les « vraies » personnes qui ont vécu cette histoire. Il fallait que je trouve le bon mélange entre fiction et réel. En grande partie, le film s'est inventé au fur et à mesure.

Ensuite, nous avons filmé trois semaines de fiction. Avant chaque prise, nous rappelions aux protagonistes l'enjeu de la scène et nous donnions aux acteurs quelques phrases clé. A partir de là, ils trouvaient ce qu'il fallait pour se sentir à l'aise avec les dialogues et pour que la scène soit la plus vraie possible. Sur ce point précis, Frédéric a été d'un grand secours. Il sentait qu'il racontait un épisode important de sa vie. Il a pris les choses en mains et tout le monde l'a suivi. Comme je le montre, Frédéric est un leader. Il est à la fois craint et respecté. Les gitans savaient que Frédéric prenait part au film, ils avaient donc moins d'appréhensions. En même temps, le tournage était très improvisé car les voyageurs font les choses quand ils veulent. Certains jours, nous ne

« Frédéric a toujours imaginé le film comme sa confession publique »



pouvions pas tourner ce que nous voulions parce que l'un des acteurs n'était pas là, que l'autre était parti faire des courses... Il fallait en permanence courir après tout le monde. Nous improvisions, nous ajoutions des acteurs en fonction des personnes présentes sur le terrain au moment où nous tournions. Je m'attendais à vivre cette situation, j'avais averti mon équipe.

Je recherchais ce flottement entre fiction et documentaire, je me soucie peu du label donné à ce film. Jean Rouch, par exemple, allait vers des personnages de la vie de tous les jours qu'il « fictionnalisait » en travaillant avec les armes du cinéma. Il utilisait même le travelling. D'un autre côté, ceux qu'il filmait maîtrisaient aussi en grande partie le processus. J'aime cet aller-retour permanent entre la fabrication d'une chose (mon amour de la fiction) et un autre cinéma qui est cette vie, ce témoignage amical et sociologique sur des rapports humains. J'ai besoin des deux pour avoir envie de faire un film.

La représentation du monde gitan

Je me sens très à l'aise avec ce sujet parce que toutes mes références sont des écrivains et des artistes qui ont dit avec amour des choses assez crues sur le monde. Pasolini, Genet ou d'autres n'ont jamais mâché leurs mots pour dire ou montrer comment les choses se passent. Ce qui m'intéresse en amour, en amitié et en art, c'est de partir d'un endroit pour montrer l'Homme (avec un grand « H ») avec les deux pieds dans la merde. Il n'y a aucun intérêt à ce que mon film dise « Les gitans ne sont pas des voleurs ». Voilà quinze années que je vis avec eux, je mentirais en disant cela. Il n'y a pas non plus d'intérêt à dire « Ce sont tous des voleurs », parce que je ne conçois pas de milieu où il n'y aurait que des voleurs. En revanche, je peux dire qu'on trouvera toujours plus de voleurs là où il y a des difficultés sociales, des gens qui viennent d'arriver d'un autre pays, qui ne sont pas encore admis, des familles qui stagnent dans un coin.

Dans *Accattonne*, Pasolini prend une petite frappe, un sale macro, une belle gueule certes, mais un gars parfois méchant et pas très malin. A la fin



« Il n'y a aucun intérêt à ce que mon film dise « Les gitans ne sont pas des voleurs ». »

du film, le héros a l'impression d'avoir tutoyé le bon Dieu pendant trente secondes, d'être sorti un peu de sa bêtise (même s'il n'en sortira pas : on ne se défait jamais totalement de la matrice sociale qui nous a fabriqués). C'est ce qu'a fait Frédéric : il était chouraveur – il y en a un bon paquet dans sa famille. Il faisait ce que fait un voyageur pour gagner sa vie et nourrir ses gosses. Un jour, il a rencontré un mec, il était convaincu qu'il s'agissait d'un envoyé de Dieu. Il a radicalement changé de vie. Bien sûr, la pression évangélique a joué. Les parents de Frédéric sont évangélistes. Pour eux, l'apparition d'un Dieu ou d'une épiphanie est un phénomène totalement admis. Dans le milieu de la « culture », tout le monde est athée, on ne parle jamais de Dieu. Pour les gitans, c'est tout à fait envisageable de rencontrer un ange, un envoyé de Dieu. Le diable existe : ils le croisent tous les soirs quand ils vont voler des bagnoles. Fred a vécu la rencontre avec un ange : j'ai trouvé la situation tellement énorme que j'ai voulu la raconter.

Je voulais que le film soit comme sur le terrain, à Beauvais : une galuche qui chante sur Dalida, l'autre qui va chercher ses quatre pneus, l'autre qui vole gentiment... et puis la grille, la braise. Voilà comment ça se passe. Le combat du début est vrai, lui aussi : j'y ai assisté, il y a cinq ans, sauf que ce n'était pas Moïse mais son grand frère qui s'était battu à l'époque. Il s'était battu pour l'honneur de son père, lequel ne pouvait le faire suite à une opération cardiaque. Moïse s'était battu avec un cousin puis ils s'étaient réconciliés



“Le monde évangélique vient aussi en partie du monde des voleurs. Au début, ils sont tous les mêmes. La confrontation avec le spirituel vient après.”

parce que «ce n'était pas grave». Lorsqu'ils voient le film, les gens doivent penser que les affrontements n'arrêtent jamais. Je montre ce qui s'est passé, je n'ai pas édulcoré les événements. Peu de cinéastes sont capables de retranscrire l'amour entre les êtres, leur capacité à aimer. Mon film fait ce qu'il peut, mais il n'est pas menteur. Il n'exagère ni dans un sens, ni dans l'autre. Les acteurs ont lu le scénario, ils savaient très bien ce qu'ils allaient faire. Frédéric se montre tel qu'il est avec son corps, son bide, ses vergetures. Il se montre tel qu'il est : il n'y a rien de caché.

Evangélisme et vandalisme

Je connais le monde évangélique depuis quinze ans, je participe à certaines grandes réunions. J'y ai découvert le monde voyageur avec les deux côtés opposés que montre le film. D'un côté, les croyants qui vont prier sous le chapiteau Bouglione tous les soirs. De l'autre, des mecs comme Michael qui font les cons avec des bagnoles, qui font des courses toute la nuit à proximité des chapiteaux. Le contraste est étonnant. Pour la plupart, les pasteurs sont d'ailleurs d'anciens voyous. Le plus souvent, ils ont appris à lire la Bible en prison, car ils avaient un peu de temps devant eux. Le monde évangélique vient aussi en partie du monde des voleurs. Au début, ils sont tous les mêmes. La confrontation avec le spirituel vient après.

Quand je suis allé voir les pasteurs, ils ont été intransigeants : je faisais un film, donc c'était mal. Ils sont assez radicaux dans leur doctrine. Ils n'ont accepté le projet qu'à condition que celui-ci raconte la vérité. Je devais bien préciser que Frédéric n'était pas baptisé. Les pasteurs ne voulaient pas que le film puisse laisser entendre qu'ils appuient des hommes qui ne sont pas encore chrétiens. Je les ai rassurés en promettant qu'il serait dit que Fred n'était pas baptisé – ce que j'ai fait. Accéder aux images de rassemblements religieux a été très difficile. Je peux aller chanter et prier avec les gitans mais tourner est une chose différente. Finalement, il y a eu une vague de baptêmes (quelle chance pour moi !) : c'est ce qui a décidé les pasteurs. Maurice s'est fait baptiser, il voulait que quelqu'un filme. Je me suis présenté devant le pasteur en expliquant que je venais parce qu'on me l'avait demandé. Quand ils ont vu que tout se passait bien, ils m'ont laissé opérer librement.

Projets

J'ai un nouveau projet avec les gitans. Le scénario est prêt. *La BM du Seigneur* a son autonomie mais ce n'est pas la fin d'une collaboration.

Frédéric a très bien su interpréter son propre rôle. Jo m'a dit cette phrase amusante : «Tu sais, pour survivre, on est obligés d'être plus malins que le gadjo. On n'a pas les diplômes, le pouvoir d'achat, tout ça. Alors, il faut qu'on aille plus vite que le mec en business, qu'on anticipe qui il est, truant ou pas, voleur ou pas... Il faut réfléchir vite, apprendre vite : tu me dis ce que je dois faire et je le fais». Ils trouvent le métier d'acteur pas très dur, plutôt sympa même. Nous les avons payés, ils ont eu leur (petit) salaire de comédiens. Jo et Frédéric se sont regardés tous les deux : «On va continuer à faire du cinéma : on s'est pas trop emmerdés, on a gagné un peu d'argent, c'est bien». Pour notre prochain projet, nous allons essayer de poursuivre ainsi, d'une façon «normale». Je ne voudrais pas que les rapports changent : jusqu'ici il y a une certaine normalité, quels que soient l'éclairage, le travelling, le mouvement de grue, etc. Le principal, c'est leur vie. En tant que réalisateur, je n'ai pas choisi de mettre telle ou telle chose dans le cadre : ce qui s'y trouve était déjà là.

BIOGRAPHIE

de Jean-Charles Hue

Artiste et vidéaste, en quête de ses origines, Jean-Charles Hue essaye de capter des fragments de vie et des récits biographiques d'une famille Gitane/Yéniche qu'il a érigée en symbole vivant d'une perpétuelle métamorphose identitaire. Six de ses films témoignent de cette rencontre : *La BM du Seigneur* (2010), *L'Oeil de Fred* (2007), *Y'a plus d'os* (2006), *Un Ange* (2005), *Perdona mi Mama* et *Quoi de neuf docteur* (2004).

FILMOGRAPHIE

Longs métrages

La BM du Seigneur (2010)

Carne Viva (2009)

Courts métrages

L'oeil de Fred (2007)

Y'a plus d'os (2006)

Pitbull carnaval (2006)

Un Ange (2005)

Quoi de neuf docteur (2004)

Perdona mi Mama (2004)

Sun Boy (2003)

Parabellum girl (2003)

SS in Uruguay (2000)

Emilio (2000)

La Flora al culo (2000)

FICHE ARTISTIQUE

Interprété par les gens du voyage du camp de Beauvais: Fred Dorkel, Joseph Dorkel dit Jo, Michaël Dauber, Moïse Dorkel, Philippe Martin dit Tintin, Nina Dorkel, Violette Dorkel, Maurice Serge Noyal, Kelly Noyal et Emilie Dorkel

Réalisation et scénario :	Jean-Charles Hue
Chef opérateur :	Chloé Robert
Montage :	Isabelle Proust
Premier assistant réalisateur :	Jean-Frédéric Chaleyat
Ingénieur du son :	Benjamin Le Loch
Chef électro :	Renaud Richard
Chef déco :	Christophe Simonnet
Production :	Avalon Films
Producteur :	Axel Guyot
Producteur associé :	Philippe Braunstein
Directeur de production :	Vincent Bordes
Distribution :	Capricci Films

Avec le soutien du Centre national du cinéma et de l'image animée, de la Région Ile-de-France, de la région Picardie, du Fonds Images de la Diversité et de la PROCIREP.





© capricci 2010